

Pêche d'ambre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 19

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que la communication entre les deux rives est rétablie, que les bateaux à vapeur peuvent chauffer et les navires mettre à la voile. Avant que cette formalité ait été remplie, il n'est permis à aucun des bateaux amarrés aux rives de la Néva de naviguer sur ce fleuve.

La débâcle de la Néva a fourni à Victor Hugo le sujet d'une de ses pages les plus éloquents lorsqu'il lui compare le prochain effondrement du second Empire :

« Nous sommes en Russie. La Néva est prise. On bâtit des maisons dessus ; de lourds chariots lui marchent sur le dos. Ce n'est plus de l'eau, c'est de la roche. Les passants vont et viennent sur ce marbre qui a été un fleuve. On improvise une ville, on trace des rues, on ouvre des boutiques, on vend, on achète, on boit, on mange, on dort, on allume du feu sur cette eau. On peut tout se permettre. Ne craignez rien, faites ce qu'il vous plaira, riez, dansez, c'est plus solide que la terre ferme. Vive l'hiver ! vive la glace ! en voilà pour l'éternité. Et regardez le ciel, est-il jour ? est-il nuit ? Une lueur blafarde se traîne sur la neige ; on dirait que le soleil meurt.

» Non, tu ne meurs pas, liberté ! un de ces jours, au moment où l'on s'y attendra le moins, à l'heure même où on t'aura le plus profondément oubliée, tu te lèveras ! — ô éblouissement ! on verra tout à coup ta face d'astre sortir de la terre et resplendir à l'horizon. Sur toute cette neige, sur toute cette glace, sur cette plaine dure et blanche, sur toute cette eau devenue bloc, sur tout cet infâme hiver, tu lanceras ta flèche d'or, ton ardent et éclatant rayon ! la lumière, la chaleur, la vie ! — Et alors, écoutez ! entendez-vous ce bruit sourd ? entendez-vous ce craquement profond et formidable ? c'est la débâcle ! c'est la Néva qui s'écroule ! c'est le fleuve qui reprend son cours ! c'est l'eau vivante, joyeuse et terrible qui soulève la glace hideuse et morte, et qui la brise ! — C'était du granit, disiez-vous ; voyez, cela se fend comme une vitre ! c'est la débâcle, vous dis-je, c'est la vérité qui revient, c'est le progrès qui recommence, c'est l'humanité qui se remet en marche et qui charrie, entraîne, arrache, emporte, heurte, mêle, écrase, noie dans ses flots, comme les pauvres misérables meubles d'une mesure, non-seulement l'empire tout neuf de Louis Bonaparte, mais toutes les constructions et toutes les œuvres de l'antique despotisme éternel ! Regardez passer tout cela. Cela disparaît à jamais. Ce livre à demi submergé, c'est le vieux code d'iniquité ! ce tréteau qui s'engloutit, c'est le trône ! cet autre tréteau qui s'en va, c'est l'échafaud.

» Et pour cet engloutissement immense, et pour cette victoire suprême de la vie sur la mort, qu'a-t-il fallu ? Un de tes regards, ô soleil ! un de tes rayons, ô liberté ! »

Pêche d'ambre.

Messieurs les fumeurs qui aspirent avec délices, dans des tuyaux d'ambre, les odorantes bouffées de la pipe ou du cigare, ne se doutent guère de la peine qu'il faut pour recueillir cette matière jaune

d'une si belle transparence et si agréable aux lèvres.

Au fond de la mer, mélangés à la vase, au sable, aux dépôts de toute sorte, se trouvent des blocs d'ambre, résine fossile, produit de nombreuses générations d'arbres qui se succédèrent jadis sur ces terrains aujourd'hui recouverts par les eaux. Le temps a fait disparaître toute trace de matière ligneuse et les dépôts de résine sont les seuls vestiges qui restent de ces forêts ensevelies sous les flots depuis des milliers d'années. Longtemps on se borna à recueillir les morceaux d'ambre que la mer, par les gros temps, rejetait sur le rivage. Plus tard, on apprit à profiter de certains vents favorables qui, remuant les fonds, enlèvent les morceaux d'ambre entraînés ensuite avec les algues au milieu desquels ils flottent. Des hommes apostés pour guetter l'instant propice, préviennent les travailleurs qui, se jetant à la mer, armés de crocs et de filets, dirigent sur le rivage des masses de goémons où les femmes et les enfants recherchent l'ambre que les touffes marines ont pu charrier. L'emploi de filets trainants, manœuvrés sur les gisements et râclant le fond de l'eau, permet aussi parfois une merveilleuse récolte. On a pêché ainsi des morceaux d'ambre de cinq kilos.

L'ambre ne revêt pas toujours cette belle couleur jaune d'où est venue l'expression : jaune comme de l'ambre ; mais parfois certains morceaux offrent une teinte verte, violette ou rouge.

La malice d'ão diablio.

« N'ia què lo premi pas que cotè », se dient lè dzeins bin einteinchounâ et que ne volliont pas sè laissi allâ à mau fèrè ; et ma fâi l'ont bin réson, kâ on iadzo qu'on a mozu à oquiè, l'est rudo molési dè sè rateni ; na pas que s'on est prâo fermo quie po ne jamé coumeinci, on n'a jamé à s'ein repeintrè.

Lâi avâi on iadzo on brâvo villio capucin qu'étâi bin la pe brâva dzein que lâi aussè su la terra, kâ jamé nion n'avâi pu lâi fèrè lo pe petit reproudzo po quiet que sâi ; bin lo contréro : l'étâi on hommo dè bon conset et que tsacon recriâvè et respettâvé. Ma lo diablio, qu'est adé dzalâo su cliâo que vont bin, et que tint à ein avâi cauquiès bons dein son troupe (kâ fâ pou dè cas dè tota la cacibraille que rappertsè coumeint vâo), lo diablio, don, qu'avâi einviâ dè recrutâ lo capucin, étâi adé à lo mau conseilli et à lâi mettrè dein la téta dâi crouiès z'idées ; mâ lo capucin tagnâi bon et lo diablio étâi tot couïon. Portant cein finit par eimbêtâ lo capucin d'étrè dinsè tormeintâ, et lo Satan, que s'ein apêçut, sè décidâ d'allâ li mémo lâi fèrè 'na vesita. Fut prâo mau reçû ; mâ après s'étrè tsermailli prâo grand teimps, lo Satan lâi fe :

— Eh bin acutâde : N'ia pas ! m'ein vé pas dinsè. Vo baillo à choisi eintrè trâi z'affèrès ; se vo z'ein fédè iena, vo laisso tranquillo po lo restant de voutra viâ.

— Eh bin, quiet ? se repond lo capucin, po s'ein débarrassi, kâ coumeincivè à étrè eimbêtâ.

— Vo soulâ on iadzo, tiâ cauquon, âo bin contâ fleurette à n'a fenna mariâie.

Ma fâi, lo capucin n'étâi pas trâo conteint dè cliâ